

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (en fr. ou en rs de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
68, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

Un officier blessé à l'ennemi décoré devant les troupes



Ces jours derniers, à Gérardmer, le général Putz, commandant de corps d'armée, a décoré plusieurs officiers récemment promus pour leur belle conduite devant l'ennemi. Le commandant du 13^e bataillon de chasseurs alpins, que l'on voit ici blessé, reçut du général, en présence des troupes de la garnison, les insignes de la Légion d'honneur.

La convalescence d'un Congolais de l'armée belge



Plusieurs Congolais servent dans les rangs de l'armée belge. Un grand nombre de ces vaillants soldats se distinguèrent particulièrement depuis le début de la campagne. Nous avons pu photographier un de ceux-ci, blessé aux deux jambes, au moment où, traîné dans une roulotte, il fait une promenade en compagnie d'un de ses frères d'armes convalescent.

La journée

du 18 Novembre (168^e de la guerre)

Le Conseil des ministres a décidé la radiation des Allemands de l'ordre de la Légion d'honneur.

L'offensive ennemie a été contenue et repoussée tant aux abords d'Ypres que dans la région de Saint-Mihiel.

Une grande bataille est livrée entre les forces allemandes et russes autour de Soldau.

La situation militaire

La note des communiqués est toujours la même : échec des attaques allemandes qui perdent de leur intensité, progrès pas à pas de nos troupes, travaux d'approche, guerre de positions et de barrages, etc. Notre tâche est malaisée, les commentaires quotidiens se ressemblent, mes confrères de la presse comme moi, nous nous ingérons à épiloguer sur les mêmes noms, sur les mêmes faits ; plus ou moins heureux avec la censure.

Du côté des Russes, pour le moment, il faut également attendre de nouveaux bulletins de victoire.

Alors, parlons d'autre chose.

Dans un de ses derniers articles, Maurice Barrès fait le procès, d'ailleurs avec modération, de nos méthodes sanitaires. Il demande plus d'attention pour nos blessés. Il cite certains cas qui sont certainement déplorables, il ne faut pourtant pas conclure du particulier au général. La question des blessés est des plus délicates et des plus difficiles dans une guerre comme celle-ci, où des milliers d'hommes sont en lutte sur d'immenses espaces. J'ai vu cela de près, hélas ! et je voudrais en quelques mots dire mon impression.

Le soin et le traitement des blessés comportent deux actes essentiels. Il faut d'abord les recueillir sur le champ de bataille, ensuite les évacuer sur l'arrière. Sur le lieu de combat fonctionne le service médical des corps de troupes, qui comprend plusieurs médecins et des équipes de brancardiers.

Les blessés légèrement atteints et qui peuvent marcher seuls se rendent isolément au poste de secours où ils sont pansés, ils sont ensuite dirigés par petits groupes sur l'ambulance divisionnaire. La plupart de ces blessés sont traités sur place et un grand nombre rejoint le front rapidement.

Les blessés gravement atteints sont ramassés, en principe, par les brancardiers régimentaires, aidés parfois de brancardiers civils volontaires ; leur tâche n'est pas commode sous le feu ; les brancardiers sont courageux, font ce qu'ils peuvent et risquent leur vie très simplement. Mais c'est surtout après le combat qu'ils peuvent faire les recherches. La plupart des blessés restent sur place, mais beaucoup se mettent à l'abri et se groupent. Quand on reste maître du terrain, on finit par les retrouver ; mais quand le combat se prolonge plusieurs jours, il en reste fatalement qu'on ne peut recueillir. Si on bat en retraite, c'est aux équipes ennemies à faire le nécessaire.

Les blessés sont donc transportés et concentrés aux ambulances, où l'on fait le triage suivant la gravité de la blessure. On ne garde sur place que les grands blessés, les autres sont évacués au fur et à mesure sur les hôpitaux de l'intérieur par chemin de fer, ou, quand on le peut, par la batellerie et par automobile.

Les trains d'évacuation sont formés avec les wagons des trains de ravitaillement et avec des trains spéciaux. C'est à l'organisation matérielle de ces trains et à la répartition des blessés dans l'intérieur qu'on a fait des critiques, souvent justifiées. On réclame des trains sanitaires aménagés. On a reproché au service de santé de ne pas avoir suffisamment utilisé les initiatives privées. Il a manqué certainement un plan d'organisation et de mobilisation sanitaire en proportion avec les besoins et les ressources. Là, comme ailleurs, nous avons été surpris par la déclaration de guerre ; mais je suis convaincu qu'actuellement de grandes améliorations ont été apportées au transport et à l'évacuation des blessés, et ce qui le prouve, c'est que la mortalité des blessés est restée très faible et que beaucoup sont déjà revenus dans nos dépôts ou sur le front.

Je présume que chez nos adversaires le service sanitaire doit avoir encore plus de diffi-

Toutes les attaques ennemies ont été repoussées

Communiqués officiels du 18 novembre 1914

15 HEURES. — La journée du 17 a été analogue à la précédente ; nombreuses canonnades et quelques attaques isolées de l'infanterie ennemie, toutes repoussées.

De la mer du Nord à la Lys, le front a été assez activement bombardé, notamment à Nieupoort et à l'est et au sud d'Ypres. Près de Bixchoote, les zouaves, chargeant à la baïonnette, ont brillamment enlevé un bois disputé depuis trois jours entre l'ennemi et nous. Au sud d'Ypres, une offensive de l'infanterie ennemie a été refoulée par nos troupes. L'armée anglaise a également maintenu son front.

D'Arras à l'Oise, rien à signaler.

Dans la région de Craonne, notre artillerie a pris, en plusieurs fois, l'avantage sur les batteries ennemies.

Le bombardement de Reims a continué.

De Reims à l'Argonne, rien à signaler.

Dans la région de Saint-Mihiel, malgré les contre-attaques allemandes, nous avons conservé la partie ouest de Chauvencourt.

En Alsace, les bataillons de landwehr envoyés dans la région de Sainte-Marie-aux-Mines ont dû être ramenés en arrière, ayant perdu la moitié de leur effectif.

[Craonne est situé au penchant d'une colline de 200 mètres de hauteur, près des sources d'un petit affluent de la rive droite de l'Aisne, à environ 5 kilomètres de celle-ci. Le village compte environ 700 habitants. Il se trouve à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Laon. Le canton de Craonne est un de ceux qui compte le plus de communes. Il n'en a pas moins de quarante.

On sait que les 6 et 7 mars 1814, Napoléon a battu à Craonne les alliés que commandait Blücher.]

23 HEURES. — La journée a été marquée par une canonnade très violente et presque ininterrompue sur notre front Nord.

Dans la région de Saint-Mihiel, les Allemands ont fait sauter la partie ouest de Chauvencourt qu'ils avaient minée.

Sur le reste du front, rien à signaler.

cultés que le nôtre, si l'on peut en juger par les pertes considérables qu'ils font actuellement.

Je finis par un souvenir personnel. Après un combat commencé tardivement et terminé en pleine nuit, les brancardiers emportèrent à la ferme où j'avais mon poste de commandement, plus de deux cents blessés, dont beaucoup grièvement atteints. Quelques pièces de la ferme furent transformées en salle de pansement, et la plus grande partie des blessés restèrent dehors dans la vaste cour, sur la paille. La nuit était sombre, mais, heureusement, l'air était tiède. Je passai toute la nuit à aller des uns aux autres à la lueur de quelques lanternes et de quelques torches ; le service médical fut admirable ; l'ambulance divisionnaire était dans un village, à trois kilomètres environ.

A cinq heures du matin, au moment où le combat reprenait, tous mes blessés, sans exception, étaient pansés et transportés à l'ambulance, et le lendemain, quand on battit en retraite, la division ne laissait en arrière que les morts et les disparus.

Général X...

Le mannequin des tirailleurs

GENÈVE, 18 novembre (De notre correspondant particulier). — Une lettre d'un officier français arrivée à Genève donne d'amusants détails sur la vie dans les tranchées : « De temps en temps, dit-elle, on va aux tranchées, très pittoresques lorsqu'elles sont occupées par les Sénégalais ou les tirailleurs marocains et algériens. Ceux-ci s'amuse à taquiner le Boche. Ils ont fabriqué un mannequin représentant un superbe zouave. Ils l'élevaient au-dessus de leur tranchée ; grêle de balles, chute du mannequin, qui disparaît dans la tranchée ; on entend alors les « hoch ! » de joie et de triomphe des Boches. Le mannequin reparait 100 mètres plus loin ; même grêle de balles, même chute, mêmes « hoch ! » de triomphe.

« Alors une troisième fois le mannequin reparait entre ses deux premières places ; grêle de balles. Mais au lieu de le faire tomber, les tirailleurs commencent, grâce à d'habiles ficelles, à lui faire danser une bamboula monstre, jambes et bras en l'air, sous les yeux ahuris des Boches, qui se comprennent enfin mystifiés.

« Dans certaines tranchées très proches des tranchées allemandes, on s'injurie, tels les héros d'Homère avant le combat. Ailleurs, au contraire, une convention tacite autorise deux hommes de chaque tranchée ennemie à venir ramasser une fois par jour des pommes de terre dans le champ que les sèpare, sans que parte un coup de feu. Or, en temps ordinaire, montrez le bout du nez hors de la tranchée et vous êtes salué de la belle façon. »

La surveillance allemande à la frontière du Limbourg hollandais

MAESTRICHT, 18 novembre (Dépêche de l'Information). — Le long de la frontière du Limbourg hollandais, les Allemands ont barré la route au moyen de fils de fer et creusent des fossés, afin de pouvoir mieux surveiller les entrées et sorties d'un territoire à l'autre.

Dernière heure

Les souhaits du gouvernement belge à la reine Elisabeth

LE HAVRE, 18 novembre. — A l'occasion de la fête de la reine Elisabeth, les membres du gouvernement belge lui ont adressé le télégramme suivant :

A Sa Majesté la Reine des Belges, quartier général de l'armée.

A l'occasion de la sainte Elisabeth, les ministres du roi apportent aux pieds de Votre Majesté l'hommage de leur vœux et de leurs espérances. Ils saluent dans leur reine bien-aimée la femme, l'épouse, la mère qui, après avoir donné pendant la paix l'exemple de toutes les bontés, donne dans la guerre l'exemple de toutes les courages et dont la noble figure se confond, pour le cœur de tous les Belges, avec l'image de la patrie.

Une attaque allemande sur le front anglais

LONDRES, 18 novembre. — Le bureau de la presse communique la note suivante :

La troisième division a eu à subir hier une forte attaque de l'infanterie et de l'artillerie ennemies.

Le choc principal a été supporté par deux bataillons de cette division, que le bombardement a forcés d'évacuer leurs tranchées ; mais, après une brillante contre-attaque, ils les ont reconquises, repoussant ensuite l'ennemi en désordre à 450 mètres environ au delà des tranchées.

Le même jour, une autre attaque a été dirigée contre une brigade de la 2^e division ; là encore, les Allemands ont été repoussés avec de grandes pertes.

Le prince de Galles sur le front

LONDRES, 18 novembre (Dépêche Havas). — Une dépêche du nord de la France au Daily Chronicle annonce que le prince de Galles a débarqué avant-hier matin à Boulogne. Il a été salué par les hourras des troupes anglaises et françaises. Plusieurs trains de blessés se trouvaient sur le quai ; lorsque la nouvelle de l'arrivée du prince est parvenue à leur connaissance, tous ceux qui pouvaient se pencher aux fenêtres des wagons, poussèrent les cris de : « Vive le prince ! » Celui-ci fut profondément ému de cet incident. Il s'arrêta, parla à plusieurs hommes et serra les mains à d'autres.

La nouvelle du départ du prince de Galles sur le front est accueillie par tous les journaux anglais avec une vive satisfaction. Ils déclarent que le prince donne, dans les circonstances actuelles, un exemple splendide à tous les jeunes hommes pouvant servir la patrie.

On se souvient qu'il y a deux mois, le prince de Galles avait réclamé le droit de partir avec son régiment de grenadiers de la garde sur le théâtre des opérations et que lord Kitchener, estimant que son instruction militaire était incomplète, n'avait pas autorisé son départ.

NOS LEADERS

La Reine

On vient de fêter le roi Albert. Fêtons aujourd'hui la reine Elisabeth. Le roi et la reine ne furent point séparés dans la tragédie où la Belgique n'a semblé périr que pour renaître vaillante et belle, et toujours excellente aux œuvres utiles. Le roi et la reine s'associèrent dans l'héroïsme pour mériter, mieux que personne parmi les rois et les reines, l'amour de leurs sujets et l'admiration des peuples. Tout de suite, et comme sans effort, le roi et la reine furent égaux à leur destinée, qui est singulière et qui est grande. La postérité accueillera leur gloire et la cultivera.

Avec quelle physionomie touchante et fine se présentera devant elle la reine Elisabeth! On sait bien, on ne saura jamais trop, que cette reine intrépide et délicate a suivi de près tous les mouvements militaires de la Belgique, qu'elle ne s'éloigna guère des régions où combattait, où combattent les armées valeureuses de son pays, qu'elle y fut, qu'elle y est infatigable d'énergie et de charité, que près des combattants, près des blessés, près des populations meurtries par la guerre et fuyant les barbares envahisseurs elle prodigua avec une douceur serene l'exemple obstiné de la force morale...

Admirons la simplicité magnifique d'une âme noble. Il fallait que, pour la reine Elisabeth, la situation fût plus pathétique et plus austère le devoir. Reine des Belges, n'est-elle pas la fille du duc Max-Théodore de Bavière? Mais des longtemps, et avant même de régner, elle s'était entraînée, si je peux dire, à l'accomplissement de toute sa mission souveraine. Elle était prête pour l'héroïsme des épopées douloureuses et grandioses, s'étant accoutumée à dépenser pour sa patrie belge cet héroïsme quotidien qui annonce l'autre et qui le prépare. Alors que la princesse Elisabeth était seulement la gracieuse femme du prince héritier, les Belges savaient que l'avenir leur réservait une reine qu'ils aimeraient, qui serait réellement et profondément populaire chez eux.

La reine Elisabeth voulut que sa mission souveraine fût d'abord une mission charitable. Les âmes pieuses se plaisent à rechercher les ressemblances entre les personnes pour qui elles ont quelque prédilection et les saintes catholiques dont ces personnes portent le nom. Il y a, sans erreur, trois saintes Elisabeth dans le calendrier. Deux furent reines. Vous avez le droit de préférer sainte Elisabeth de Hongrie ou de préférer sainte Elisabeth de Portugal. Mais toutes deux (celle-ci était d'ailleurs la petite-nièce de celle-là) furent incomparables par leur vertu autant que par leur beauté, et j'ose affirmer que le paradis compte peu de saintes plus aimables. Or, toutes deux tenaient pour certain que la charité est la première vertu des saintes, et, sans aucun doute, la première vertu des reines. Elisabeth de Hongrie soignait les malheureux avec un zèle non pareil. Un vaste hôpital avait été élevé par sa volonté dans la ville de Marburg, et chaque jour elle descendait plusieurs fois le roc escarpé sur lequel était bâti le château pour aller visiter les pauvres et les malades. Elle aidait à lever les plus faibles, leur donnait à manger. Elle n'avait de joie que dans le dévouement. Elisabeth de Portugal était aussi une petite reine, une petite sainte très agréable à voir et délicate par sa bonté céleste. Elle était jolie comme on ne l'est pas; et elle consacrait le jour aux œuvres de miséricorde, elle distribuait d'abondantes aumônes, donnait des habits aux pauvres étrangers, de ses mains pansait les malades, et sa charité s'étendait bien au delà du royaume, et elle eût voulu pouvoir soulager toutes les douleurs.

Ainsi la reine Elisabeth de Belgique n'avait pas besoin de choisir entre les deux reines, les deux saintes, pour décider que sa mission souveraine serait d'abord une mission charitable. Et elle cédait tout naturellement à l'impulsion irrésistible de son cœur. Princesse héritière, elle prenait déjà l'initiative des œuvres philanthropiques. Mais elle introduisait dans la philanthropie cette généreuse tendresse féminine qui la vivifie, qui la métamorphose, qui la transfigure.

Oui, de la grâce et de la poésie jusque dans la bonté... La reine Elisabeth se montrait secourable à une infortunée presque aveugle. Elle apprit un jour que cette malheureuse adorait la musique. Elle vint avec son violon, et, pendant des semaines, la reine joua pour la malade. Il y a peu d'années, les Belges, pour fêter l'anniversaire de leur reine, créèrent la « fleuriste Elisabeth ». La rose étant la fleur qu'elle aimait entre toutes les fleurs, ils voulurent fleurir d'une rose leur boutonnière. Ils firent reproduire à des millions d'exemplaires la rose de la reine. Mais la reine Elisabeth demanda que cet hommage devint un acte de charité, et c'est au profit de

la Ligue belge contre la tuberculose que les roses de la reine sont vendues maintenant. Merveilleuse vocation charitable qui s'exprime toujours, dans tous les milieux. Elle devait se déployer encore dans cette atroce guerre. Mais le peuple belge n'avait pas attendu ces heures terribles et bientôt triomphantes pour savoir que la bonté de sa reine était inflexible et charmante : sensibilité douce et active; élégante réserve; une discrétion qui est une noblesse de plus; de la finesse, en outre, mais indulgente elle-même; une constante bienveillance dans le sourire et dans l'âme, et, par surcroît, une simplicité presque bourgeoise; la vie familiale la mieux ordonnée; l'amour des enfants, le soin de leur éducation, tout ce qui fait la sagesse et la force des peuples. Quand les souverains ont des qualités bourgeoises, ils prennent le chemin d'être parfaits et peuvent devenir de très grands souverains. La reine Elisabeth, dominée par le sentiment raffiné et puissant du devoir royal, eut assidûment la passion de faire le bien. Il lui fut donné de faire le bien jusqu'à l'héroïsme. Aujourd'hui, sur la fleur de la reine, tombent des larmes de reconnaissance.

J. Ernest-Charles

LIRE Page 8 : Echos de Belgique.

Page 9 : Les réfugiés belges.

A QUOI BON ?

Les impressions d'un Français retour de Berlin.

GENÈVE, 18 novembre (De notre correspondant particulier). — Le Journal de Genève a reçu la visite d'un Français cultivé qui a passé de longues années à Berlin et dans d'autres villes allemandes, qui parle l'allemand comme sa langue maternelle et possède dans l'empire de Guillaume II des parents et des amis. Situation exceptionnelle qui lui permet de mieux juger et de parler sans la moindre apparence d'idée préconçue et de parti-pris obtus. Il a vécu à Berlin les trois premiers mois de la guerre et a été l'objet de vexations policières souvent très dures.

— Au début, a-t-il dit, c'était au départ des troupes, une orgie de drapeaux, de *Hoch!* de *Wacht am Rhein* et de *Deutschland über alles*, à nous assourdir et à nous affoler... Maintenant on conduit bien encore en musique, à la gare les conscrits qui partent pour le front, mais il y a beaucoup plus de larmes que de cris. Et puis, quand ils sont à l'abri des oreilles indiscrettes, les gens du peuple parlent : ils disent leur inquiétude, leur pauvreté, leur crainte du chômage, de la misère qui s'avance, leur douleur pour les deuils qui se multiplient; parfois même ils s'enhardissent jusqu'à poser cette question factieuse : « A quoi bon ? »

La presse est tenue en mains avec une attention sans défaillance. Aucune critique n'est tolérée. La police n'a pas été diminuée d'un seul homme. La moindre manifestation publique de mécontentement serait immédiatement écrasée avec une rigueur implacable.

A Berlin, depuis le commencement de la guerre, la vie n'a pas renchéri de plus de dix pour cent. Mais il n'en pourra pas être indéfiniment ainsi. Le réveil sera dur...

— Je suis, a-t-il dit, sûr de la défaite finale de l'Allemagne. Je sais que le plan initial de l'état-major a fait faillite. L'attaque par la Belgique était depuis longtemps minutieusement préparée. L'assaut de Liège a été conduit, non par des avant-gardes lancées avec témérité, mais par les meilleures troupes de l'Allemagne, par des régiments en partie empruntés aux garnisons de l'Est. C'était l'opération initiale qui ouvrait brusquement la porte à une campagne étourdissante de rapidité. Elle a échoué. A l'heure où, le 4 août, le chancelier annonçait au Reichstag que le sol belge allait être emprunté, le général von Emmich avait déjà perdu 17.000 hommes. C'était à recommencer et, en perdant son caractère foudroyant, l'invasion par la Belgique avait perdu son efficacité...

« Maintenant, tout ce qui se tente est en dehors du plan primitif. L'Allemagne en est à ses dernières levées. Elle enrôle des collégiens. Elle ne peut plus vaincre la Triple-Entente, les ressources en hommes de l'Angleterre et de la Russie étant inépuisables. Petit à petit, il faudra bien que le peuple lui-même s'en rende compte, comme les chefs, qui, soyez-en sûrs, s'appliquent désespérément à sauver la situation et dissimulent... »

Un aviateur espagnol tué

BARCELONE, 18 novembre (Dépêche Havas). — La *PUBLICIDAD* reçoit de Vienne la nouvelle que l'aviateur Alberto Sanchez Lacerda, d'origine espagnole, servant comme lieutenant aviateur dans l'armée autrichienne, a fait une chute au cours d'une reconnaissance et s'est tué.

Échos

L'abominable galimafrée.

Lucullus, Brillat-Savarin, tant d'autres dont les papilles furent d'une sensibilité si exquise, se dresseront, pleins d'horreur, dans leur tombeau...

Un officier boche est fait prisonnier dans l'Argonne. On le fouille, on trouve dans ses poches une liasse de lettres de sa fiancée qui, des rives de l'Elbe, lui écrit notamment :

Cher Fritz, prends garde aux pièges et aux femmes de Paris... Quand tu nous reviendras avec les lauriers de la victoire, je te ferai, ce jour-là, le plat que tu aimes tant : les sardines à l'huile à la sauce de framboises.

Le voilà bien, le petit plat fin du joyeux retour !... Comme ce Fritz sera heureux en ménage ! Quelle perspective de bonnes, de succulentes choses, et quelle chance d'avoir su choisir une femme si experte et dont les vus, en art culinaire, sont aussi originales !...

Mais le chevalier Fata en reste épouvanté !

L'étendard symbolique.

L'empereur Nicolas II vient d'autoriser l'emploi, en Russie, d'un nouveau drapeau national, qui représente symboliquement l'union du tzar avec son peuple.

Le nouveau drapeau est constitué par la réunion de l'étendard du tzar avec le drapeau national.

Comme l'ancien, il est à trois couleurs : en haut, blanc; au milieu, bleu; en bas, rouge. Au coin supérieur, près de la hampe, dans la partie blanche, se détachent, sur un fond jaune, les armes de l'empire : l'aigle noire à deux têtes, le fond jaune occupant environ le quart des bandes blanche et bleue. La bande rouge reste libre.

Oignez vilain, il vous poindra.

La Société de Géographie a donc « démissionné » Sven Hedin, le Suédois francophobe, qui explora le Thibet inconnu, mais après Bonvalot et le duc d'Orléans.

Sven Hedin n'est pas seulement francophobe; il affecte des sentiments germanophiles.

Et cependant, qui lui permit d'exécuter ses voyages asiatiques ? Le tzar. Du tzar. Sven Hedin reçut d'importants subsides, même une escorte de cosaques sibériens, d'origine kirghize, dont il fait d'ailleurs le plus grand éloge dans ses récits. Au surplus, il dédia son livre au roi de Suède, au tzar Nicolas II... et à la Société de Géographie de Paris qui lui décerna son grand prix annuel.

Depuis, Sven Hedin a été touché par la grâce allemande. Il opte pour la kultur...

Les mains crochues.

Vraiment, ces Boches excellent dans l'art de trouver l'argent français ! En Bretagne, à l'abbaye de Montfort, des prisonniers allemands, travaillant dans une carrière de pierre, ont mis à jour une cassette.

La cassette contenait 179 écus de 6 francs à l'effigie de Louis XIV, 114 pièces de 3 fr., 30 kilos de monnaie de billon et un louis de 20 francs.

Aux termes de la loi, le trésor revient pour moitié au dépôt des prisonniers allemands et moitié au propriétaire du terrain.

Je parie un lapin blanc ou un joli coquetier, au choix, que nous serons assez candides pour ne pas faire état du cas d'espèce qui nous permettrait de ne pas remettre aux Boches ces écus de six livres, ces écus de la vieille France !

La loyale choucroute française.

« Il va donc falloir boycotter la choucroute, nous écrit une de nos lectrices, rayer de nos menus d'hiver ce plat boche par excellence. Je vous l'avoue, j'y ai regret. »

Que notre lectrice se rassure, aussi bien pour la choucroute que pour la bière. Le nom et la chose sont bien d'origine allemande, mais depuis bien longtemps la Lorraine, l'Alsace, la Franche-Comté, voire la Champagne, fabriquent de la choucroute. La choucroute est devenue un produit national de l'Est français. Et, bien que l'envahisseur occupe encore, pour bien peu de jours probablement, une partie de cette région, la botte allemande n'a pas foulé assez de choux pour que nous soyons privés, cet hiver, de leur transformation en choucroute.

Cette guerre nous aura débarrassés des choucroutes boches, généralement sophistiquées : saturées de drogues afin d'en assurer la conservation, et par trop malhonnêtement alourdies de baryte.

L'âme allemande.

De Varsovie au journal *Rietch*, de Pétrograd :

Le fait suivant caractérise bien l'âme allemande. Lors de la bataille de la Vistule, un officier prussien s'installa dans une villa près de Varsovie. Son attitude fut correcte et même affable. Il aimait à causer avec le propriétaire, un homme âgé, à lui montrer des photos de sa famille et des lettres intimes.

Tout à coup l'ordre de retraite fut donné. L'officier s'empressa de boucler ses malles. Le pied dans l'étrier, il ouvrait déjà la bouche pour donner aux hommes l'ordre de partir, lorsque subitement il se ravisa, revint sur ses pas revolver au poing, tua son hôte à bout portant, monta sur son cheval et s'en fut.

MICROMÉGAS.

Intéressantes décisions du Conseil des ministres

BORDEAUX, 18 novembre. — Les ministres se sont réunis en conseil ce matin, de 9 h. 30 à midi 30, sous la présidence de M. Poincaré.

La radiation des Allemands de l'ordre de la Légion d'honneur.

MM. Viviani et Delcassé ont fait signer au président de la République un décret qui rapporte toutes les décorations accordées aux sujets allemands dans l'ordre de la Légion d'honneur, mais qui excepte de cette mesure les Alsaciens-Lorrains.

L'exposé des motifs du rapport adressé au président de la République rappelle que la décoration accordée à un étranger est à la fois une reconnaissance de ses mérites personnels et un hommage rendu à la nation à laquelle il appartient. Après les actes de barbarie trop nombreux, ce témoignage de courtoisie ne peut exister.

Le décret a été pris d'accord avec l'unanimité du conseil de l'Ordre.

La réorganisation du service postal aux armées

Le Conseil des ministres a examiné et adopté de nouvelles mesures élaborées par MM. Viviani, Millerand, Ribot et Thomson en vue d'améliorer le service des correspondances postales aux armées. Le ministre de la Guerre, d'accord avec le ministre des postes et des télégraphes, a délégué au grand quartier général un inspecteur général, qui aura pour mission, sous les ordres des autorités militaires, de diriger et de contrôler dans son ensemble le service des postes militaires.

A la tête du bureau central militaire de Paris est placé un fonctionnaire des postes, ayant rang de payeur aux armées. Le personnel de ce bureau sera entièrement constitué au moyen d'agents des postes militaires.

Un règlement d'administration publique aura notamment pour but d'établir, dans chaque bureau de payeur, le fonctionnement de la section postale dans des conditions analogues à celles d'un bureau de poste, avec un chef originaire de l'administration des postes et un personnel d'agents et sous-agents empruntés à la même administration.

De cette manière, à tous les échelons de la poste militaire, le service sera assuré par des postiers.

Les allocations aux soutiens de famille

Le Conseil a décidé que les allocations aux familles des militaires sous les drapeaux seraient complètes du jour de la mobilisation, pour toutes les familles qui, en raison de l'évacuation de leur commune, n'auraient pas pu établir leur demande en temps utile.

La situation agricole

M. Feraud David a indiqué les constatations qu'il a faites au cours de son enquête dans diverses régions du pays. La situation agricole est satisfaisante dans l'ensemble. Le Conseil examinera les mesures qu'il convient de prendre pour la maintenir et l'améliorer.

Sur la proposition du ministre du Travail et du ministre des Finances, le Conseil a décidé que la durée de la mobilisation entrerait en compte pour la détermination du montant des allocations viagères prévues par la loi de 1910 sur les retraites ouvrières et paysannes.

Les assurés mobilisés ne seront donc pas astreints à continuer leurs versements pendant la mobilisation pour conserver leurs droits à l'allocation viagère.

Le Conseil s'est occupé du ravitaillement de Paris, notamment en charbon.

La chasse aux maisons allemandes

Sur ordonnance de M. Monier, président du tribunal civil, des séquestres ont été désignés, hier, pour les maisons allemandes ou austro-hongroises suivantes :

Adler David, représentant en cycles et autos, 25, boulevard de Strasbourg et 27, boulevard Magenta (M. Duret); Botzon, 16, rue Léon-Bourgeois, à Courbevoie (M. Montarnal J. D.); Berg, 6, rue Erlanger (M. Breton J. E.); Couleurs d'antenne (Société des), 9, rue du Faubourg-Poissonnière (M. Morin); Furtwangler Sohne, fabrique d'horlogerie, directeur W. Kolbuss, 87, rue de Turin (M. Winmoth); Kolmar et Spielhagen, marchands de meubles, 11, rue de Rambouillet (M. Fonorat, huissier); Salzer (Félix), associé de la maison Arron et Salzer, représentation de maisons et marques pour parfumerie et produits chimiques, 32, rue Saint-Antoine (M. Gaut).

D'autre part, M. Lesage a été nommé séquestre des intérêts allemands dans la Compagnie des Compteurs Aron, 12, boulevard Barbès, à Levallois-Perret, et M. Rochette séquestre des intérêts allemands dans les établissements John, fabricants d'articles en tôle galvanisée, 254, rue des Pyrénées.

La pénurie de cuivre en Allemagne

BERNE, 18 novembre (Dépêche de l'Information). — En raison de la nécessité de se procurer du cuivre pour la fabrication des munitions, on a décidé, en Allemagne, d'envoyer à la fonderie les dômes des anciennes locomotives, les tubes et les cercles de cuivre des machines.

Une grande bataille se livre autour de Soldau

PÉTROGRAD, 18 novembre (Dépêche Havas). — Depuis quatre jours une grande bataille se livre autour de Soldau où elle sévit avec un acharnement sans exemple. Les canons ne cessent de gronder, même pendant la nuit. Les troupes russes, encore pleines des souvenirs de leur ancien échec dans cette région, veulent à tout prix le venger et se ruent sur les Allemands avec une fureur indescriptible, enlevant de haute lutte et malgré le feu infernal de l'ennemi tous ses points d'appui les uns après les autres. Les Allemands résistent énergiquement et le combat présente d'incessantes alternatives d'offensive et de défensive. Malgré des pluies torrentielles qui ont détrempé le terrain, les troupes russes avancent irrésistiblement dans l'intérieur de l'Allemagne.

Les Prussiens ont déjà perdu dix bouches à feu de gros calibre en parfait état.

Combats acharnés en Bukovine

PÉTROGRAD, 18 novembre (Dépêche Havas). — On mande de Marmornitz, sur la frontière austro-roumaine, que des combats acharnés se sont livrés en Bukovine septentrionale où les troupes russes progressent victorieusement, chassant devant elles les Autrichiens qui fuient en complet désordre.

Trois millions et demi de Russes sur le front est

Le capitaine Gatti, de l'état-major italien, déclare, dans le *Corriere*, que les Russes ont sept armées en campagne, dont quatre faisant en tout 24 corps sont opposées aux armées allemandes; les trois autres, soit 15 corps d'armée, sont opposées aux forces austro-hongroises. Il y a, en outre, de nombreuses divisions de cavalerie. Quatre autres armées sont en seconde ligne.

L'critique militaire italien évalue les forces totales des Russes sur la frontière occidentale à 3.500.000 hommes.

Le *Times*, en reproduisant cette opinion, dit : Nous pouvons ajouter que notre correspondant de guerre auprès des armées russes déclarait qu'elles étaient près de dix fois plus nombreuses que l'armée avec laquelle Napoléon franchit le Niemen; comme cette armée était forte de 350.000 hommes, les données de notre collaborateur correspondent bien à celles de l'critique militaire italien.

La bataille navale dans les eaux chiliennes

LONDRES, 18 novembre (Dépêche Havas). — L'Amirauté communique ce matin le rapport reçu du commandant du croiseur *Glasgow* au sujet de la bataille livrée récemment dans les eaux chiliennes.

Le *Glasgow* avait quitté Coronel le 1^{er} novembre pour rejoindre le *Good-Hope*, de *Monmouth* et l'*Otranto* au point de rendez-vous qui lui avait été fixé. Un peu après quatre heures, il aperçut l'escadre ennemie, composée de deux grands croiseurs et d'un troisième plus petit et en avisa l'amiral. Celui-ci, qui se trouvait sur le *Good-Hope*, ordonna à tous les navires britanniques de se concentrer dans son voisinage.

L'ennemi, qui se dirigeait vers le Sud, le *Sharnhorst* et le *Gneisenau* en tête, se trouvait à une distance de douze milles.

A six heures du soir, l'amiral expédia un message radiographique informant *Canopus* qu'il allait attaquer immédiatement l'ennemi.

Les navires allemands se trouvaient à ce moment à 15.000 yards; jusqu'au coucher du soleil, nous eûmes l'avantage de la lumière, mais la distance était trop grande.

A sept heures, lorsque nos navires se silhouetterent dans la lueur du soleil couchant, l'ennemi ouvrit le feu à la portée de 12.000 yards. Le *Good-Hope*, le *Glasgow* et le *Monmouth* ripostèrent, mais la grosse mer et les ténèbres rendaient leur tir difficile.

L'ennemi, qui tirait des salves, trouva rapidement la portée et sa troisième salve alluma des incendies sur le *Monmouth* et le *Good-Hope*, qui brûlèrent jusqu'à sept heures quarante-cinq.

Quelques minutes après, une explosion terrible se produisit à bord du *Good-Hope*; les flammes atteignirent une hauteur de deux cents pieds. Le navire doit être complètement détruit.

Le combat continua dans une obscurité complète, les navires tirant contre les éclairs des canons ennemis.

Le *Monmouth* était sérieusement endommagé; le *Glasgow*, ne pouvant pas l'aider, se retira à toute vitesse pour éviter d'être détruit, et il réussit à s'échapper.

A neuf heures vingt, on aperçut du *Glasgow* la lueur de coups de canon qui, sans doute, indiquaient une attaque finale contre le *Monmouth*.

Comment l'Angleterre fera face aux dépenses de la guerre

LONDRES, 18 novembre. — M. Lloyd George fait connaître aujourd'hui au Parlement comment il compte faire face aux dépenses de la guerre.

La situation financière

Après avoir déclaré que l'Angleterre avait deux millions d'hommes sous les drapeaux et qu'elle en aurait dans quelques mois trois millions, le chancelier ajoute :

Mon projet, continue-t-il, n'a pas seulement pour but d'assurer les dépenses jusqu'au mois d'avril 1915; il est aussi en vue de compenser le déficit des recettes, qu'estime à 11 millions de livres sterling, les dépenses approximatives totales s'élevant à 535 millions de livres sterling.

Un an de guerre, dit le ministre, reviendrait au moins à 450 millions de livres sterling; les recettes actuelles du pays s'élèvent à 2 milliards 300 millions de livres sterling; si nous établissions la même taxe qu'il y a un siècle, nous pourrions recueillir une somme variant entre 450 et 700 millions de livres sterling par an.

Je ne peux pas tabler sur la durée de la guerre, qui sera plus ou moins longue suivant les incidents qui peuvent se produire; mais nous combattons un ennemi qui ne parlera de se rendre qu'en offrant des conditions inacceptables pour nous ou qu'il serait imprudent d'accepter avant de lui avoir infligé une écrasante défaite.

Parlant de la situation économique après la guerre, M. Lloyd George estime que la Grande-Bretagne devrait profiter des avantages que procure à l'industrie anglaise la jouissance des marchés neutres pendant la guerre actuelle pour recueillir le plus d'argent possible.

M. Lloyd George met en relief l'abnégation de la Russie qui, après avoir supprimé la source immense de revenu que lui procurait la vente de l'alcool augmente lourdement ses propres impôts.

L'Angleterre se conformera à ses meilleures traditions financières en levant de nouveaux impôts. Le moment est venu où toutes les classes de la société doivent contribuer aux charges de l'Etat.

A cet effet, l'impôt sur la bière sera augmenté de 5 centimes par demi-pinte et l'impôt sur le thé de 30 centimes.

Le fonctionnement du fonds d'amortissement sera en partie suspendu, ce qui permettra de consacrer 2.750.000 livres sterling aux intérêts des nouvelles dettes.

Les impôts nouveaux produiront 45.500.000 livres sterling; le fonds d'amortissement 2.750.000 livres sterling, soit un total de 48.250.000 livres sterling.

Il reste, par conséquent, à faire face à 321.325.000 livres de dépenses. Nous devons emprunter 230.321.000 livres sterling pour terminer l'exercice financier actuel. Il nous faudra, en outre, de l'argent pour continuer la guerre pendant quelque temps au delà de cet exercice financier, soit au moins jusqu'en juillet 1915.

M. Lloyd George, très froidement, annonce l'émission, au prix de 95, de l'emprunt 3 1/2 0/0, remboursable à partir du 31 mars 1928.

Le montant de l'emprunt s'élève à 350 millions de livres sterling, soit 8 milliards 750 millions de francs.

M. Lloyd George déclare que l'emprunt rapportera en réalité 4 0/0, en tenant compte du remboursement.

La Banque d'Angleterre a offert des facilités particulières aux souscripteurs.

L'emprunt a pour objet, messieurs, ajoute le ministre, d'aider la Grande-Bretagne à combattre pour son existence. La victoire signifie pour elle augmentation de valeur; la défaite signifie dépréciation.

Je vous demande votre concours. L'emprunt constitue un excellent placement parce que le crédit britannique reste le meilleur de l'univers.

Le sous-préfet de Saint-Quentin

Depuis trois mois on était sans nouvelles de M. Léon Vittini, sous-préfet de Saint-Quentin. On savait seulement qu'à l'approche de l'armée allemande, il avait énergiquement refusé de quitter son poste, qu'il avait été blessé d'un coup de feu et qu'il avait été soigné à l'hôpital de Saint-Quentin. Le bruit de sa mort avait couru avec persistance.

La famille de M. Léon Vittini vient d'être avisée de Suisse que le sous-préfet de Saint-Quentin est en bonne santé. On ne sait cependant s'il a été emmené en captivité en Allemagne.

Volontaires italiens d'Amérique

Quatre bataillons de volontaires italiens destinés à renforcer le 1^{er} régiment étranger vont s'embarquer à New-York. Le capitaine Marinelli a été chargé par le colonel Garibaldi, actuellement au camp de..., d'aller aux Etats-Unis pour les convoier; le chevalier Aimone, un des membres les plus influents de la Ligue franco-italienne, qui l'a reçu au nom du Comité, nous informe que d'autres volontaires venant du camp de G... sont attendus mardi prochain à Paris.

Afin d'éviter tout retard, prière de vouloir bien adresser toute la correspondance concernant le journal et tous les envois d'argent à l'administrateur d'« Excelsior », 88, Champs-Élysées, Paris.

La bataille dans l'Aisne - Nos artilleurs sur le front



L'HEURE DES "VISITES" SUR LE FRONT



LES BATTERIES DANS UN CAMPMENT D'ARTILLERIE



LES PREMIERS SOINS A UN BLESSE A PROXIMITE DE LA LIGNE DE FEU



CABANES DISSIMULENT DES BATTERIES



CASES ABRIS CONSTRUITES PAR DES ARTILLEURS

Sur certains points du front de bataille, nos artilleurs rivalisent d'ingéniosité pour dissimuler leurs pièces et s'abriter eux-mêmes. Les canons disparaissent sous des feuillages et les meules de paille sont transformées en cahutes qui servent de refuge aux officiers et aux hommes. Les chevaux n'ont pas été oubliés et ils ne passent pas la nuit à la belle étoile. En effet, des écuries de fortune ont été construites, et les bêtes sont ainsi protégées contre la pluie et le froid.

Echos de Belgique

C'est aujourd'hui la fête patronale de S. M. la reine Elisabeth, l'héroïque souveraine qui partage les dangers et la gloire de son noble époux, le roi Albert.

Excelsior lui adresse au quartier général belge, où elle réside parmi sa vaillante armée, la gerbe de reconnaissance émue, de bénédictions et de vœux surgis des cœurs de toutes les mères, épouses, filles, sœurs et fiancées de France.

La Belgique au Havre

Saint-Albert.

Te Deum de Bruxelles : jeux de couleurs et de lumières, toilettes princières, uniformes dorés, grands cordons violets, robes de pourpre des cours de justice. De toute cette symphonie de nuances, il ne reste ici qu'une petite note qui éclate, la calotte rouge du nonce du pape... Mais jamais cérémonie de la Saint-Albert ne fut plus émouvante et jamais un si grand souffle de patriotisme et de prière n'a, dans Sainte-Gudule, aux jours de richesse et de paix, uni les âmes. Tout y parlait de la guerre, l'aumônier militaire à l'autel, les blessés dans l'assistance, cette foule de Belges arrachés de chez eux — et l'absence de celui-là même dont c'était la fête et qui chemine là-bas, en Flandre, sous la fine et triste pluie, le long de la ligne de feu...

Après le Te Deum, je monte en auto, M. Carton de Wiart m'emmène en tournée : nous allons surprendre sur la côte quelques groupes de Belges au milieu de leur Saint-Albert. Toutes les petites villes où nous passons sont pavées à nos couleurs. A Etretat, nous ne voyons personne : le bourg est désert, la plage vide, il pleut ; pendant que nous admirons, malgré la pluie, le joli paysage marin, une femme au grand tablier noir approche ; elle semble fort intéressée par notre automobile, et au moment où nous allons y remonter elle interpelle le ministre de la Justice :

— Monsieur, moi aussi je connais des Belges et j'aime les Belges.

Puis, après cette déclaration, avec un aimable sourire, elle nous regarde partir... Ce fut le simple et cordial salut que nous fit Etretat.

Un toast.

A Fécamp, nos petits soldats sont nombreux. Ils sont bien équipés, droits, corrects. Le matin ils ont été passés en revue par leur colonel, le long des quais, et la population les a acclamés. A toutes les façades flotte encore en leur honneur un drapeau. Maintenant, ils s'appêtent pour le Te Deum qui va être chanté à deux heures et demie. Vite, avant leur départ pour la cérémonie, allons serrer la main à leurs officiers. Nous trouvons le sympathique colonel Godts et son état-major à l'hôtel, où ils finissent de déjeuner, et voici qu'autour de M. Carton de Wiart, joyeusement accueilli, la conversation se prolonge dans la fumée des cigares. On parle des recrues, de leur bonne volonté, de leur ardeur, de leur courage. Soudain le colonel se lève, d'une voix émue il remercie le ministre d'être venu le voir en ce jour de glorieuse et douloureuse fête nationale, et il boit au roi Albert. *Vive le roi ! Vive la reine !* s'écrient après lui ses officiers. Nous ne sommes là qu'une dizaine d'hommes, dans une salle d'auberge, un petit verre de bénédictine à la main — et cette réunion improvisée, et ce double cri jeté nous évoquent la Belgique et les glorieux jours de fête où, jadis, avec tant d'enthousiasme, notre patriotisme s'affirmait ! Une larme me jaillirait des yeux si déjà, annonçant l'heure du Te Deum, la grosse cloche de Fécamp ne rappelait aux Belges qu'ils doivent en ce jour être tout à la joie !

Une fête à Dieppe.

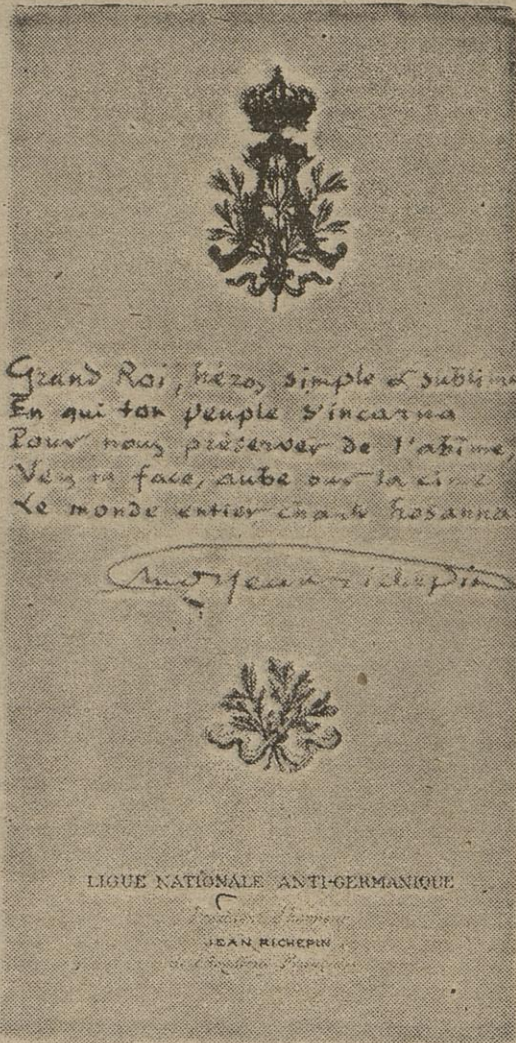
Nous avons dépassé, en entrant à Dieppe, quatre compagnies de recrues qui marchaient admirablement au pas, bien militaires déjà d'aspect quoique encore dépourvus d'uniformes. En ville, nous avons besoin d'essence et nous demandons le garage.

— Le garage, dit un minuscule boy-scout qui porte un gigantesque plateau, j'y vais justement, une dame de la ville y offre un « goûter monstre » aux recrues belges !

Nous tombons bien : en faisant notre plein d'essence, nous assisterons au « goûter monstre ».

Dans l'immense salle, nos soldats arrivent en ordre parfait, au pas militaire ; on en case un millier sur des chaises, les autres resteront debout. Près de l'orchestre et du buffet on a mis des tables spéciales pour les blessés, qui sont l'objet, à Dieppe, des soins les plus touchants.

C'est l'un d'eux qui se lève tout d'abord pour gra-



Fac-similé de l'adresse envoyée par la « Ligue nationale antigermanique », 28, rue de Trévis, Paris (président d'honneur : Jean Richepin, de l'Académie française), à S. M. le roi Albert I^{er}, à l'occasion de sa fête.

(Eclairci par M. Dappe.)

vir l'estrade : ce brave pioupiou n'a plus qu'un bras. Appuyé au piano, il entonne la Brabançonne, que toute la salle, après lui, reprend et acclame. Ce n'est pas assez : qu'il recommence ! Le brave manchot recommence trois fois, et les soldats demandent toujours leur Brabançonne ! Il coupe court enfin et entonne une entraînante Marseillaise, que l'immense chœur aussitôt amplifie...

Puis, comme on l'a vu au premier rang, on réclame le ministre. Et M. Carton de Wiart accepte avec joie de prendre la parole. Il parle très simplement à ces braves enfants du pays qu'il est venu saluer et qui l'écoutent, le cœur plus étroit d'émotion à mesure que s'avance son petit discours. Il leur parle de la Belgique, de l'honneur qu'elle met par-dessus tout, du respect de la parole donnée ; il provoque des bravos sans fin quand il prononce le nom du roi ; il leur montre en exemple vivant de leur beau devoir envers la patrie, ces blessés qu'on a mis ici au premier rang pour honorer en eux l'héroïsme et la souffrance de l'armée ! Et quand il appelle l'heure où, compagnons de tant de héros, les nouveaux soldats qui l'écoutent reconquerront avec leur pays abandonné leur propre foyer où la vieille mère les attend, je vois tous ces beaux visages de jeunes paysans se tendre pieusement et tous ces yeux briller de souvenir et d'espérance. C'est encore par un *Vive le roi !* que finit cette allocution ; il faut que l'auditoire le répète vingt fois et qu'il y ajoute *Vive la France !* Et quand tout est fini, une petite voix, toute jeune, part du fond de la salle et propose encore : *Vivent nos officiers !* Je crus que la salle éclatait. Rien ne nous fut plus réconfortant que ce témoignage spontané de l'amitié qui, chez nous comme dans l'armée française, unit les hommes à leurs chefs.

Le ministre avait apporté des cigares et des cigarettes : ce fut une joie, ils s'allumèrent en un clin d'œil, tandis que de charmantes jeunes filles de Dieppe passaient dans les rangs des soldats avec des brioches savoureuses et de grands bols de chocolat, et que, sur l'estrade, des acteurs et des chanteurs improvisés mêlaient les strophes héroïques aux chansons plaisantes.

Jamais, dans une caserne belge, la Saint-Albert ne fut mieux célébrée.

Pierre Nothomb

La Belgique à Londres

Londres, 17 novembre.

Les deux grandes cérémonies qui déroulèrent dans Londres, à deux jours de distance, leurs somptueux cortèges : le défilé du lord-maire se rendant au Guild Hall, et celui du roi et de la reine allant ouvrir le Parlement, ces grands événements de la semaine dernière procurèrent aux Belges l'occasion de manifester publiquement leur reconnaissance pour le peuple anglais et pour ceux qui, à des degrés différents, le conduisent et l'inspirent.

Depuis leur arrivée en Angleterre, les Belges, en face de l'enthousiasme anglais semblaient découvrir avec surprise une âme méridionale à leurs voisins. Devant la chaleur des hurrahs poussés par les Belges le long des cortèges des souverains et du lord-maire, les Anglais, à leur tour, ont pu voir les placides Flamands et les flegmatiques Wallons vibrer, en proie à un emballement digne du Midi frénétique. L'armée et la marine, largement représentées dans ces deux solennités populaires, sur tout le parcours, soulevèrent une tempête d'acclamations délirantes. Plus de rouges uniformes, rien que des soldats en khaki et des marins en bleu foncé. Londres, avec son mouvement étincelant et ininterrompu, n'avait pas encore pris l'aspect d'une ville en guerre. Cette fois, on sentait partout la guerre, l'invasion menaçante et la prise des armes par tout un peuple prompt à la défense.

Les Belges venus en foule, pour acclamer les chefs de l'Etat anglais, afin de se reconnaître entre eux et de se faire reconnaître, avaient arboré des insignes patriotiques, des mouchoirs et des drapeaux à leurs couleurs nationales, innombrables petits étendards belges qui s'agitaient, frémissaient, papillotaient gaiement devant le passage des troupes. Nous vîmes la yeomanry, les cavaliers, les boys-scouts, les jeunes marins, les coloniaux, les Canadiens à la stature de géant, les Zélandais coiffés du feutre des mousquetaires, les Ecossais, dont le kilt multicolore se recouvre désormais d'une toile khaki. On les reconnaissait, ces hommes venus de loin, on leur souhaitait la bienvenue ; des ovations sans fin saluaient leur défilé. Soudain, voici les fusiliers marins : « Ce sont ceux d'Anvers ! » Les Belges retrouvent leurs défenseurs, ceux qui tinrent si solidement sous Anvers, et tous les petits drapeaux belges se dressent et frissonnent aux mains des assistants. La fanfare qui accompagne les marins vient d'entamer une marche... et subitement tout le peuple se met à chanter. Ce n'est ni le *God save the King* ni la *Brabançonne* que ces Belges et ces Anglais entonnent, c'est une chanson de soldats, moitié romance et moitié rigue, c'est un air que les petits enfants de ces volontaires fredonneront en disant, dans les années à venir : « C'est en chantant cette chanson que nos arrière-parents ont marché au combat dans la grande guerre des nations ! » C'est le *There is a long way to Tipperary !* Les Belges l'ont appris, les Belges l'ont chanté, et devant ces hommes en tenue de campagne, ce rag-time de music-hall ne sentait plus le café-concert d'où il est sorti un soir, mais bien le champ de bataille où désormais il est entré.

Suivant la dernière file des fusiliers marins, un artilleur belge, un seul, fermait la marche, son mousqueton sur l'épaule, le bonnet de police sur l'oreille, le pas ferme et l'allure décidée sous son uniforme taché de poudre et de poussière. Quelle joie pour les Belges de contempler un des leurs mêlé à la foule imposante des alliés et de le voir, ce seul soldat à l'uniforme sali, acclamer, comme si toute l'armée belge eût défilé à travers Londres, en grande tenue, tambour battant, musique en tête ! De quelle âme alors, leurs voix s'unirent aux voix anglaises, pour chanter le refrain dont le rythme sautillant et mélancolique a réglé et réglera le pas de tant de braves troupiers en marche à la rencontre de l'ennemi.

Les Belges ne se contentent pas de prendre part à ces manifestations réconfortantes. Ils ont fait de la bonne besogne : leurs comités assemblés passent de la période des pourparlers à celle des réalisations pratiques. D'abord, une série de concerts, à partir du 16 courant, est donnée au profit des Belges par des artistes belges ; une saison de théâtre belge commence au Critérium, et une exposition de peintres, sculpteurs, graveurs, etc., belges, va s'ouvrir bientôt sous les auspices de la Royal Academy. Le Comité des réfugiés, sous la présidence du bâtonnier Charles Bauss, recueille les noms des Belges résidant actuellement en Angleterre et les a classés par métiers. Déjà, bon nombre d'ouvriers sont casés. Des pêcheurs, partis d'Ostende avec leurs bateaux et leurs équipages, pêchent dans les eaux de Douvres et de Grimsby, sous cette seule condition que les patrons paieraient à leurs équipages la solde anglaise, afin de ne pas concurrencer les pêcheurs anglais par le bas prix de leur poisson.

Thérèse Pierre-Berton.

L'entraînement des recrues belges



L'instruction des recrues belges est poussée avec activité. Les jeunes soldats sont déjà très entraînés et pourront bientôt aller rejoindre leurs aînés sur la ligne de feu. Tous les jours, sur une des plages du sud-ouest de la Belgique, on peut voir évoluer des compagnies de ces « bleus » qui ont tous très belle allure.

L'artillerie belge allant prendre position



Nous disions hier que de violents duels d'artillerie viennent de se dérouler dans la région du sud-ouest de la Belgique. Les canons belges ont pris part à ces combats et ont fait éprouver des pertes sérieuses à l'ennemi.

Le ministre de Belgique à Paris visite les réfugiés belges

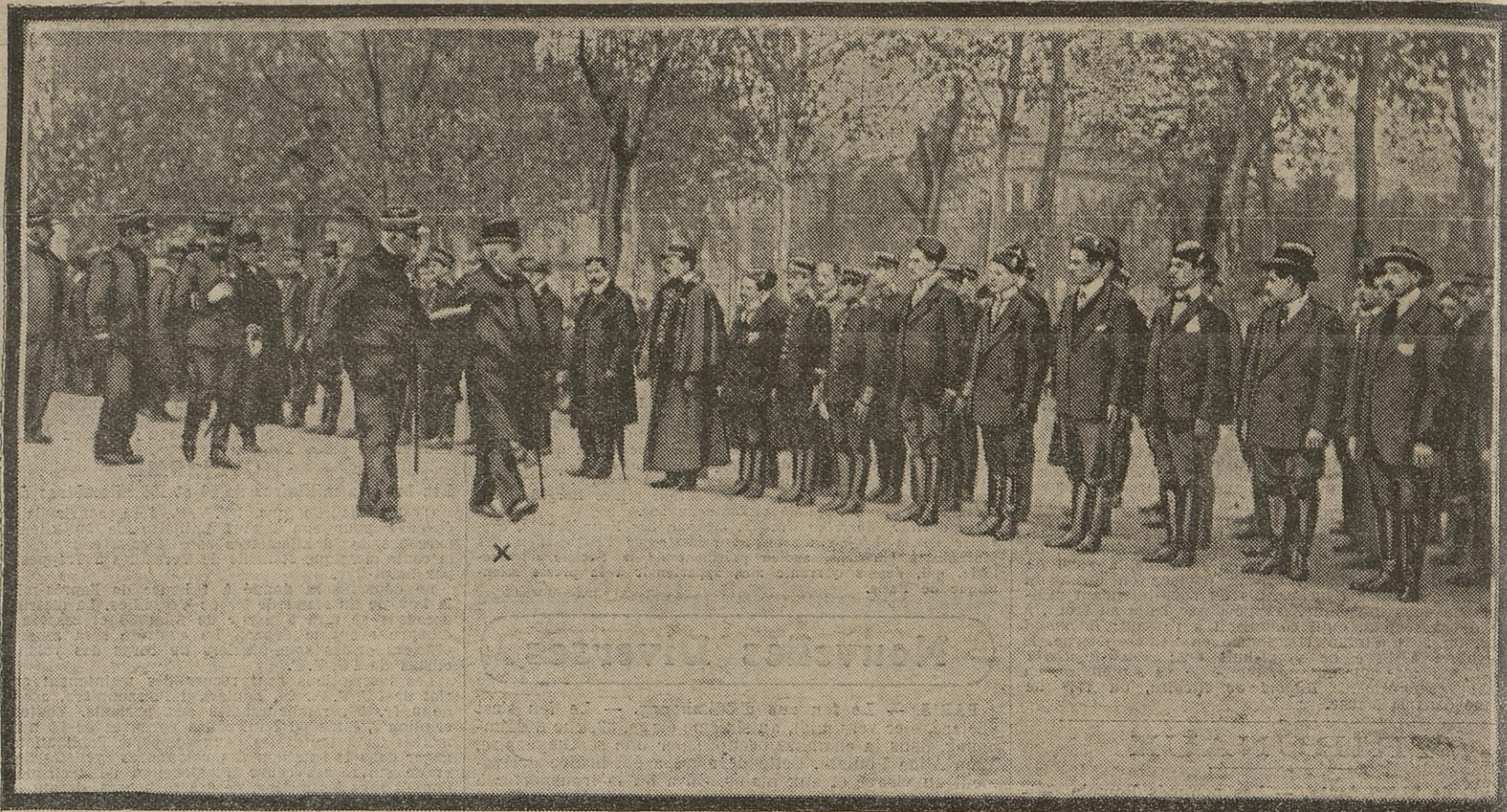


LE MINISTRE BELGE QUITTE LE SEMINAIRE

Un grand nombre de réfugiés belges ont été hospitalisés dans une partie du grand séminaire, place Saint-Sulpice. C'est là que le baron Guillaume, ministre de Belgique à Paris, est venu leur rendre visite. En même temps qu'il a vivement encouragé ses compatriotes, il a témoigné sa plus vive reconnaissance aux infirmiers et au personnel qui prodiguaient leurs soins dévoués à ces victimes de la guerre.

M
Le
chelle
d'hon
d'une
che
évac
Les
ven
étre
Le
chev
Saint
lant
Sud-
pagn
c
pagn
Le
tomb
Les
nls d
du 5
l'arm
paum
gri-
priso
de H
que,
Ypres
du 6
31-0
de S
neul
mère
Les
tion
135
vingt
65-
taire
la 1
Math
6 se
Moba
Lorra
ligne
Un
lion
hier
comp
vidus
leme
four
plaf
les a
d'or
Galli
préc
ferré
P
forcé
de r
CH
PAR
MED
CEME
Avis
des
L.-M
indu
et ch
régio
son
proc
dant
guen
en p
tants
mille
son
le n
Fran
En
la Co
qu'le
impo
plois
con
mé
méta
vrien
vant
les
To
tions
gant
adr
insp
la
20
Paris
C
NOR
Com
fer
sequ
serv
pon
ver
qu'e
tir
trait
chac
cou
tily
Le
et
sera
d'au
18
7 h
arr.
C
21
10 h
arr.

M. Millerand passe en revue les élèves-soldats



M. Millerand vient de passer en revue, à Bordeaux, une section des élèves des Sociétés de préparation militaire. Le général Legrand accompagnait dans cette inspection le ministre de la Guerre, qui félicita chaudement les instructeurs et les futurs soldats.

La Place d'Armes de Namur après le bombardement



Pendant plusieurs jours, on le sait, Namur subit l'assaut des armées allemandes. Après une lutte acharnée, la ville fut prise par l'ennemi. Le bombardement causa des ravages considérables dans certains quartiers, et l'un des plus éprouvés fut certainement la place d'Armes.